



CLASSIQUES  
GARNIER

BOONS (Hélène), « Avant-propos », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 120e année - n° 2, 2 – 2020, *Le pari du babyl. Parler pour ne rien dire au siècle des Lumières*, p. 261-270

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-10565-7.p.0005](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-10565-7.p.0005)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2020. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

# LE PARI DU BABIL. PARLER POUR NE RIEN DIRE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

## AVANT-PROPOS

HÉLÈNE BOONS<sup>1</sup>

Gribouille l'aidait de son mieux ; mais le pauvre garçon avait une intelligence si bornée, que Caroline ne pouvait lui confier d'autre travail que celui qu'il faisait avec elle. Son vrai nom était Babylas ; un jour, il imagina de mettre un bel habit neuf à l'abri de la pluie en entrant jusqu'aux genoux dans un ruisseau abrité par des saules pleureurs.

Comtesse DE SÉGUR, *La Sœur de Gribouille*, 1862<sup>2</sup>.

Gribouille est un idiot et son vrai nom est Babylas. L'allusion à Babylas d'Antioche, évêque martyr du III<sup>e</sup> siècle, ne saurait escamoter la signification d'un prénom qui claquemure le malheureux personnage dans une relation éternellement puérile avec le langage<sup>3</sup>. La fréquence du terme « babil » dans l'œuvre ségurienne n'est pas anodine : la Comtesse en adoucit le plus souvent les désagréments et le caractère fâcheux pour en faire, surtout chez les petits

1. Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 (FIRL) – Fondation Thiers.

2. Sophie de Ségur, *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2009, t. 2, p. 8-9.

3. Le babil du héros est explicitement désigné dans le roman : « Caroline, distraite par le babil de son frère l'aida à arranger en paquet leur linge et leurs vêtements [...] », *ibid.*, p. 122. La Comtesse s'inspire sans doute d'une série de divertissements théâtraux des années 1830, où le nom Babylas est donné à un personnage naïf : le vaudeville *Trois Cœurs de femmes* (1836), la féerie *Les Pilules du diable* (1839), ou encore l'opéra-comique en un acte d'E. Scribe et H. Boulangier, *Le Diable à l'école* (1842) dans lequel Babylas est un jeune diable benêt.

aristocrates, un état du langage enfantin aux propriétés éminemment séduisantes<sup>4</sup>. C'est qu'en effet, les affinités entre le babil et l'âge tendre sont aussi anciennes qu'électives, puisqu'elles donneraient naissance au mot lui-même, comme le rappelle Furetière :

Ménage veut qu'il vienne de *bambinare*, qui a été fait de *bambino* italien diminutif de *bambo*, lequel est dérivé du syriaque *babion*, qui signifie *enfant*, d'où on a fait aussi *babiole* et *bimbelots*, signifiant des *poupées*<sup>5</sup>.

Furetière propose toutefois une seconde interprétation étymologique : « Nicod dérive ce mot de *Babel*, où se fit la confusion des langues ». Langue des enfants, des idiots, ou de l'humanité souffrante, mots de l'innocence heureuse ou du péché d'orgueil : comment trancher ?

### LE BABIL OU L'ANTI-CONVERSATION

À l'âge classique, le babil se situe loin de l'innocence de l'*in-fans*. Il ressortit plus globalement à la parole « sans fondement », défaut originel condamné par le discours chrétien. Dans ses *Maximes et réflexions sur la comédie*, Bossuet nous met en garde en faisant allusion aux paroles du Christ :

Et je vous dis que, de toute parole sans fondement qu'ils auront dite, les hommes rendront compte au jour de jugement, car par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné<sup>6</sup>.

En outre, le dire superflu est discrédité par la théorie politique. Chez Balthasar Gracián les valeurs du bon courtisan, héritées de Machiavel, sont celles de la discrétion verbale, comme le suggère le titre de la maxime 179 : « Se retenir de parler, c'est le sceau de la capacité ». Ainsi, « la retenue vient du grand empire, que l'on a sur soi-même, et c'est là ce qui s'appelle un vrai triomphe<sup>7</sup>. » Dissimuler équivaut donc à bien gouverner. Pour ce qui est des moralistes, s'ils ne se résolvent pas au silence définitif, ils tentent de cerner ce que serait une prise de parole exemplaire. Ces recherches culminent en un

4. Le babil est surtout le fait de Marguerite de Rosbourg dans la trilogie de Fleurville : « Marguerite venait voir sa mère plusieurs fois par jour ; mais elle ne restait pas longtemps dans la chambre, car sa vivacité et son babillage agitaient Mme de Rosbourg tout en l'amusant. » (Sophie de Ségur, *op. cit.*, t. 1, *Les Petites Filles modèles*, p. 128) ; « Elle continua son petit babil, qui enchantait M. de Rosbourg, jusqu'au moment de la prière et du coucher. » (*ibid.*, *Les Vacances*, p. 488).

5. Antoine Furetière, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots français, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, La Haye et Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, t. 1, « Babil ».

6. Nous citons ici *La Bible de Jérusalem*, Paris, Cerf-Fleurus, 2001, Math, 12, 36-37, p. 2003. Chez Bossuet on trouve plus synthétiquement : « On rendra compte à Dieu de toute parole oiseuse ». Voir Jacques-Bénigne Bossuet, *Maximes et réflexions sur la comédie*, Paris, J. Anisson, 1694, p. 86.

7. Balthasar Gracián, *L'Homme de cour*, trad. A. de la Houssaie, Paris, Gallimard, 2010 (1684), p. 446-447. Le même auteur produit en 1646 *Il Discreto*, traduit en français sous le titre de *L'Homme universel*, dont le titre original est éloquent.

idéal normatif : celui de la conversation. La Bruyère laisse deviner par les contre-modèles des *Caractères* ses traits essentiels. Il s'agit de formuler ses opinions de façon sincère, intelligente, construite, sans importuner et sans se mettre en valeur :

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire ; ils cherchent moins à être instruits, et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis ; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui<sup>8</sup>.

Si la conversation parfaite consiste à prendre l'autre en compte sans pour autant entraîner ni la dilution ni la prédominance du *moi*, il semble que l'objet du présent dossier se prête à la controverse. En effet, le babil est une « abondance de parole sur des choses de néant ou superflues ; un parler continu et importun<sup>9</sup> » : en somme, un vernis social dont s'emparent les esprits trop faibles pour formuler du sens. Quant au babillard, ce n'est pas seulement un fâcheux qui « parle continuellement et qui ne dit que des choses de néant ». C'est aussi « un indiscret qui ne saurait tenir sa langue, qui va dire tout ce qu'il a ouï dire en tous les lieux où il se trouve<sup>10</sup> ». Il constitue à ce titre un danger pour l'ordre social. À l'opposé de l'honnête homme, c'est un personnage de rien, qui abrite une parole rendue quasiment fantomatique par la trop légère écume de pensée qu'elle charrie.

Où entendre ce babil universellement décrié ? Le « néant » qu'évoque Furetière est riche d'une multitude d'applications qu'on pourrait croire opposées, puisqu'il est tout ce qui freine la marche d'une bonne conversation. Chez Molière, le terme s'applique aux importuns dogmatiques : les médecins selon Béralde<sup>11</sup>, les pédants selon Clitandre<sup>12</sup>. Toutefois, il sert aussi à la dévote Mme Pernelle pour qualifier les « caquets » qu'elle perçoit dans les réunions sociales, visites, bals et conversations<sup>13</sup> : il se décèle dans un discours pontifiant comme

8. Jean de La Bruyère, *Caractères*, éd. Emmanuel Bury, Paris, Librairie Générale Française, 1995, V, 16, p. 234.

9. Antoine Furetière, *op. cit.*

10. *Ibid.*, « Babillard ».

11. Molière, *Œuvres complètes*, éd. G. Couton, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, t. 2, *Le Malade imaginaire*, III, 3, p. 1153 : « [...] toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets ». Georges Forestier, dans la Pléiade de 2010, suivant l'édition de 1674 et non celle de 1682, donne plus brièvement « toute leur science est renfermée en un pompeux galimatias, et un spécieux babil » (t. 2, p. 696).

12. Molière, *Œuvres complètes*, éd. G. Forestier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, t. 2, *Les Femmes savantes*, IV, 3, v. 1378-1382, p. 606. « Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres ; / Riches pour tout mérite, en babil importun, / Inhabiles à tout, vides de sens commun, / Et pleins d'un ridicule, et d'une impertinence / À décrier partout l'Esprit et la Science. »

13. Molière, *op. cit.*, 2010, t. 2, *Tartuffe*, I, 1, v. 160-162, p. 105. « Et comme l'autre jour un Docteur dit fort bien, / C'est véritablement la tour de Babylone, / Car chacun y babille, et tout du long de l'aune. » Mme Pernelle procède selon un jeu de mots alors très courant reposant sur la paronomase relevée par Furetière entre « Babel » et « Babil », et cite en réalité Jean-Pierre Camus,

derrière la cacophonie mondaine<sup>14</sup>. Loin d'être réservé aux hommes, il serait surtout l'apanage des femmes et des êtres éloignés de l'action. Selon l'exemple choisi par Furetière, « les femmes et les vieillards ont toujours trop de babil<sup>15</sup> ». Surtout, il appartient à la constellation des vices les plus dénoncés de l'âge classique, car il a partie liée à l'amour-propre. L'association est synthétisée par La Fontaine au sujet de la malheureuse reine des tortues, fracassée au sol pour avoir voulu parler au pire des moments :

Imprudence, babil, et sotte vanité,  
Et vaine curiosité,  
Ont ensemble étroit parentage :  
Ce sont enfants tous d'un lignage<sup>16</sup>.

Hors de ce quatuor infernal de failles morales, le babillard est enfin un personnage burlesque et populaire, éminemment parisien. Dans une mazarinade de 1649, qui s'intitule *Le Babillard du temps en vers burlesques*, l'énonciateur s'apparente au fou de la sotie médiévale, celui qui ne cache rien des réalités politiques ou sociales et dont le caractère farcesque se teinte d'ambitions satiriques : « puisque Babillard on me nomme / Je ne veux épargner nul homme<sup>17</sup> ». Et le babillard-poissard de donner des nouvelles politiques sur les avancées des conflits de la Fronde parlementaire. Ici, son babil a ceci de particulier qu'il est doté de sens<sup>18</sup>. Derrière une définition censément univoque se niche une multitude de significations parfois contradictoires.

#### D'UN SIÈCLE À L'AUTRE : VERS UNE REVALORISATION DU BABIL ?

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le terme *babil* demeure en usage. Il semble même qu'il se généralise, puisque Desfontaines juge utile de pourfendre son emploi abusif dans son *Dictionnaire néologique*<sup>19</sup> consacré à la satire des « expressions sail-

*L'Esprit du bienheureux François de Sales*, 1639, t. 1, p. 364, comme le précise la note de la Pléiade. La critique du babil relève bien de la théologie.

14. Notons toutefois qu'ici la dévote Mme Pernelle est elle-même cible de la satire.

15. Antoine Furetière, *op. cit.*

16. Jean de la Fontaine, *Fables*, éd. Jean-Charles Darmon et Sabine Gruffat, Paris, Librairie Générale Française, 2005, X, 2, « La Tortue et les deux Canards », p. 594. Dans « L'Enfant et le Maître d'école », au maître « babillard », qui préfère parler avant que de sauver des flots un enfant en danger, sont associés les termes dépréciatifs « censeur » et surtout « pédant ».

17. *Le Babillard du temps en vers burlesques*, Paris, N. de la Vigne, 1649, n° 1, p. 3.

18. Le babillard se rapproche du fou tel que l'a mis en lumière Michel Foucault dans son *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, « Tel », 1972. Au Moyen-Âge, « [d]ans les Farces et les soties, le personnage du Fou, du Niais, ou du Sot prend de plus en plus d'importance. Il n'est plus simplement, dans les marges, la silhouette ridicule et familière : il prend place au centre du théâtre, comme le détenteur de la vérité [...] » (p. 24).

19. Pour une présentation de ce texte, voir Agnès Steuckardt, « Le *Dictionnaire néologique* de l'abbé Desfontaines, ou la résistance à l'innovation linguistique », dans Stéphanie Genand, Claudine Poulouin

lantes», des « constructions heureusement imaginées, dont d'illustres écrivains ont depuis peu décoré leur style<sup>20</sup> ». Afin de se moquer de *L'Histoire romaine* publiée par les jésuites François Catrou et Pierre Julien Rouillé, Desfontaines en cite ironiquement un extrait à l'entrée « Babil » :

BABIL, terme noble, bien placé dans une Histoire. « Les tribuns par leur babil entretinrent la discorde » [*Hist. Rom.*, t. 3, p. 69<sup>21</sup>].

Cette notation synthétique et antiphrastique laisse entendre que le terme « babil » est inadéquat, parce qu'ignoble, pour qualifier la parole des dignes tribuns romains : son registre n'est pas adapté à l'évocation de la rhétorique antique. Pourtant, l'emploi paraît pertinent si l'on en croit un exemple que donne Furetière au sujet du verbe « babiller » : « On dit qu'un homme ne fait que babiller, lorsqu'il parle et promet beaucoup, et qu'il n'exécute rien, ni ne dit rien de solide qui puisse terminer une affaire<sup>22</sup> ». L'opposition que manifeste Desfontaines matérialise le caractère problématique d'un terme au registre trop bas pour se répandre abusivement.

La parole babillarde maintient un champ d'application large au fil du siècle, de la langue quasiment inarticulée des enfants à la surcharge rhétorique des pédants<sup>23</sup> en passant par les frivolités féminines, et de ceux qui, les courtisant, s'efféminent d'autant<sup>24</sup>. C'est en raison de ses connotations sociales parfois opposées que dans les romans-mémoires marivaudiens elle est puissamment dialectisée, en tant qu'elle ressortit avec des conséquences diverses, à la parole populaire ou aristocratique<sup>25</sup>. Ce synonyme de *caquet*, *gazouillement*, *ramage* est le seul terme du temps qui évoque la superfluité de paroles sans

(dir.), *Parcours dissidents au XVIII<sup>e</sup> siècle. La marge et l'écart*, Paris, Desjonquères, 2011, p. 36-48.

20. Pierre-François Guyot Desfontaines, *Dictionnaire néologique à l'usage des beaux-esprits du siècle*, s.l., s.n., 1727, 2<sup>de</sup> édition, « Préface de l'auteur ».

21. *Ibid.* p. 16.

22. A. Furetière, *op. cit.*, « Babiller ».

23. Ainsi de la satire de l'Académie française par Rica. Voir Charles-Louis de Secondat de Montesquieu, *Lettres persanes* (1721), Paris, Librairie Générale Française, 2006, 73, p. 205-206. « Ceux qui le composent [le tribunal qu'est l'Académie française] n'ont d'autre fonction que de jaser sans cesse; l'éloge va se placer comme de lui-même dans leur babil éternel ». Ici, le babil désigne la parole si bien structurée par la rhétorique qu'elle en devient vide, puisque les académiciens sont comparés à une hydre à quarante têtes « toutes remplies de figures, de métaphores et d'antithèses ».

24. La Marquise de Tencin résume l'essence des petits-maîtres, par la voix de la narratrice Pauline : « beaucoup de suffisance; un babil intarissable, une très grande ignorance, un souverain mépris pour les mœurs, nuls principes, vicieux par air, et débauchés par oisiveté ». Claudine de Tencin, *Les Malheurs de l'amour*, Paris, Desjonquères, 2001, p. 43.

25. Sur le babil comme « parole disqualifiée », voir les travaux de Florence Magnot-Ogilvy, *La Parole de l'autre dans le roman-mémoires, 1720-1770*, Louvain-Paris-Dudley Ma., Peteers, La République des Lettres, 2004, p. 171-189 et « Les voix des babillardes : le babil, le babillage et la norme de goût dans les roman-mémoires de Marivaux », dans Stéphanie Genand, Françoise Simonet-Tenant (dir.), « Ce qui parle en moi : l'étrangeté de la voix », *Revue des Sciences Humaines*, n° 333, 2019/1, p. 59-74. Ajoutons qu'en dehors de chez Marivaux, le « barbier babillard » des *Mille et Une Nuits* traduites par Antoine Galland est un exemple d'incarnation des potentialités facétieuses et burlesques du babil populaire.

être directement issu du bestiaire, puisque les termes « bavard », « bavarder », « bavardage » ne semblent guère en emploi avant la deuxième moitié<sup>26</sup> et surtout la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. Elle peut servir à dire l'envers du silence<sup>28</sup>, ou bien à faire entendre l'animalité. Buffon donne en effet une définition sonore du babil, qui caractérise bon nombre d'oiseaux, de Jaco le perroquet cendré à l'hirondelle de mer en passant par le gingeon (ou canard siffleur) :

Le gingeon est babillard ; lorsqu'une bande de ces oiseaux paît ou barbotte, on entend un petit gazouillement continu qui imite assez le rire suivi, mais contraint, qu'une personne ferait entendre à basse voix ; ce babil les décèle et guide le chasseur<sup>29</sup>.

Le babil est ici défini dans sa composante phonique, non selon un contenu linguistique. Le « rire suivi » oriente vers la gaieté autant que vers un penchant à la frénésie puisqu'il est « continu ». La précision sonore d'une voix « basse » suggère la discrétion, à défaut de la brièveté, et confirme l'importance fondatrice de la voix durant la période, objet de récentes et nombreuses recherches<sup>30</sup>. Le babil semble se situer entre ces deux pôles aristotéliens que Sarah Nancy institue comme fondateurs dans la relation qu'entretient la période classique avec le chant : la *phônè* et le *logos*<sup>31</sup>. Il est plus qu'une émotion exprimée par les inflexions de la voix, mais demeure en-deçà du discours. Cette ambiguïté le place à mi-chemin entre le féminin et le masculin, puisque l'âge classique associe le premier à la voix, partant au chant luxurieux, et le second à la parole structurée, donc au pouvoir politique<sup>32</sup>. Ici se découvre peut-être l'une des raisons pour lesquelles le babil adopte une signification différente selon les sexes : malgré une ambiguïté genrée, son sème infantile, donc supposément

26. La prudence reste ici de mise. On trouve le terme « bavard » dans des textes du XVII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle comme *L'Homère travesti* de Marivaux ou l'appendice de *Zadig*, « Les yeux bleus », qui date sans doute de 1752. Le Neveu de Rameau quant à lui « bavardai[t] quelques nouvelles » (voir l'article d'A.-M. Paillet dans le présent volume). Il semble que *bavard* et *bavarder* (mots qui sont « bas » selon Furetière) demeurent en sous-emploi si on les compare à *babil*, *babiller*, *babillard* (au registre plus immédiatement neutre : Furetière ne livre à ce sujet aucun commentaire, et ceci quoi que Desfontaines en ait).

27. En 1790, le commentateur de la traduction des *Caractères* de Théophraste par La Bruyère souhaiterait renommer le chapitre « De l'Impertinent ou diseur de rien ». Le choix de La Bruyère lui paraît trop loin du texte grec : il opterait plutôt pour « du bavardage ou du bavard ». Voir *Caractères de Théophraste traduits du grec, nouvelle édition, [...] par M. B. de B.*, Paris, Bastien, 1790, p. 15.

28. Pour exhorter sa maîtresse rêveuse à expliquer la source de ses tourments, Juliette lui adresse les vers suivants : « Se taire, est n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie ; / Le babil est le charme et l'âme de la vie... ». Pierre Claude Nivellet de la Chaussée, *La Gouvernante*, Paris, Prault, 1747, I, 1, p. 3.

29. George-Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle des oiseaux*, t. IX, Paris, Imprimerie Royale, 1783, p. 177.

30. Voir le panorama complet effectué par Françoise Simonet-Tenant dans « Introduction. Qui me parle, à ma place même ? », *Revue des Sciences Humaines*, n° 333, vol. cité., p. 7-8. Voir également Arlette Farge, *Essai pour une histoire des voix au dix-huitième siècle*, Paris, Bayard, 2009.

31. Sarah Nancy, « Femme et féminin dans le motif du discours contagieux au XVII<sup>e</sup> siècle en France », dans Ariane Bayle (dir.), *La Contagion : enjeux croisés des discours médicaux et littéraires*, Éditions Universitaires de Dijon, 2013, p. 76-77.

32. Sarah Nancy, *La Voix féminine et le plaisir de l'écoute en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 107.

*féminin*, en fait un sujet de peur pour les tenants de la grande rhétorique. Les babillardes et babillards se situent entre le bruit et le discours, et divers types de babilshabillent la trajectoire qui va de l'inarticulé à l'articulé : chez les femmes, ils dénotent l'absence d'accès à la raison rhétorique, et chez les hommes, la surcharge mal assimilée de cette dernière. Dans tous les cas, c'est surtout la langue des adultes qui est babillarde sous l'Ancien Régime, à l'opposé de la réduction sémantique qui s'opère aux *XIX<sup>e</sup>* et *XX<sup>e</sup>* siècle en faveur d'un babil essentiellement infantin.

La question que pose notre dossier est celle d'une revalorisation du babil au *XVIII<sup>e</sup>* siècle, dans le cadre plus global d'un phénomène amorcé depuis Henri IV : l'affaiblissement du modèle de la grande éloquence politique<sup>33</sup>. En 1761, l'encyclopédiste Jean-Baptiste-René Robinet produit une paradoxale « Apologie du babil des femmes<sup>34</sup> ». L'énonciateur, convaincu de l'équilibre des bienfaits et des maux sur la terre, est défié par une femme de montrer l'utilité du babil et avance qu'il possède une vertu éducative importante. Le babil des femmes donne aux enfants les premières notions du langage, et c'est pour cette raison que les femmes sont avantagées « du côté de la langue<sup>35</sup> » :

Voyez la différence de deux enfants dont l'un aura été élevé par une fille jeune, vive, et surtout d'une langue infatigable, et l'autre par un pédant taciturne qui n'aura jamais ri. Le premier pétille d'esprit et de gentillesse : son petit jargon est plein de saillies : il parle de tout ce qui concerne son âge, et a une facilité singulière à apprendre. Le second est presque stupide : il a un air embarrassé devant le monde, et ne sait pas dire un mot<sup>36</sup>.

La langue hypocoristique de la mère ou de la nourrice, celle que les Anglais nomment *baby talk*, est, par un retournement surprenant, à l'origine des facultés de penser et de s'exprimer chez l'homme : « Oui, Mesdames, si vous parliez moins, nous penserions peu, nous penserions difficilement, nous penserions plus tard<sup>37</sup>. » Le babil est de tous les âges : il circule des femmes aux enfants qu'elles éduquent. Aux yeux du philosophe finaliste, les premières possèdent un entendement limité et des idées simples afin que les bambins puissent les comprendre. Leur volubilité est aussi essentielle que leur lait ; face à un langage des gestes en voie d'extinction dans la société policée, il faut se réjouir de ce que les femmes ne craignent pas l'extinction de voix :

Nés au sein de la société, où le langage naturel des gestes est presque inconnu, il est de toute nécessité d'apprendre à parler, afin d'indiquer nos besoins, nos désirs et

33. Sarah Nancy, *ibid.* et Hélène Merlin-Kajman, *La Langue est-elle fasciste ?*, Paris, Seuil, 2003, p. 100.

34. Jean-Baptiste-René Robinet, *De la Nature*, Amsterdam, E. van Harrevelt, 1761, I, 20, p. 158.

35. *Ibid.*, p. 162.

36. *Ibid.*, p. 163. Robinet pastiche et inverse ici un passage des *Essais* de Montaigne (I, XXVI, « De l'institution des enfants ») dont N. Fréry éclaircit la signification ici même, p. 344.

37. *Ibid.*



nos fantaisies. L'expression naïve des cris n'est à la mode que chez les sauvages. On fait tout pour nous contraindre à les étouffer. Nouvelle obligation de savoir vite nous exprimer par des articulations forcées<sup>38</sup>.

Enfin, la voix des femmes, naturellement « propre à la musique<sup>39</sup> », est entraînée grâce au babil, et n'en chante que mieux ensuite :

D'abord, les femmes ont l'organe de la voix d'une sensibilité extrême. L'air qui par le mouvement continu d'inspiration et d'expiration sort des poumons ou y entre par le canal de la glotte, la sollicite sans cesse à se faire entendre : ainsi la démangeaison qu'elles ont de parler est une nécessité naturelle, dont les hommes sont exempts, vu que chez eux les filaments de la glotte, plus grossiers, sont plus difficiles à ébranler. [...]

Le caquet continu des femmes entretient la souplesse de l'organe ; la volubilité de la langue dispose la voix à la vivacité des roulements, à ces inflexions variées au gré des passions qui agitent l'âme, à cette mélodie, qui peint tous les objets de la nature, depuis les éclats du tonnerre jusqu'au charme assoupissant du sommeil. C'est donc à leur loquacité qu'elles doivent la beauté de leur voix, et nous le plaisir qu'elle nous procure<sup>40</sup>.

Par conséquent, l'éloge de Robinet confère au babil un rôle fondateur : il relie les âges, confère intelligence et langage, et donne naissance à l'art du chant. Dans une période de valorisation de la voix féminine<sup>41</sup>, mais aussi de la voix des mères<sup>42</sup>, il semble que le babil suive le même chemin. Sa mélodie, selon une analogie avec l'opéra, embrasse le monde entier, des éclats du tonnerre au silence du sommeil, de la vie dans sa toute-puissance à la discrétion mortuaire. Le babil prépare paradoxalement... au silence. Ceci témoigne d'un retournement du regard chrétien posé sur le babil, comme de la profondeur des questionnements sur les troubles de la parole à l'âge classique<sup>43</sup>.

#### LA COHÉRENCE DU BABIL : PRÉSENTATION DU DOSSIER

Les études de cas présentées ici interrogent la façon dont le babil, en dépit de son statut de sous-conversation, en vient au XVIII<sup>e</sup> siècle à prouver son efficacité langagière. Selon Christophe Martin, au sein du théâtre marivaudien, il ne se cantonne pas à une fonction de stigmatisation de la parole féminine ou ancillaire. C'est lui qui crée la verbalisation de la vérité par les personnages et qui

38. *Ibid.*

39. *Ibid.*, p. 166.

40. *Ibid.*, p. 167.

41. Voir Sarah Nancy, *La Voix féminine et le plaisir de l'écoute en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, *op. cit.*, p. 124-125.

42. Voir Arlette Farge et Stéphanie Genand, « Vestiges d'un paysage sonore : entretien avec Arlette Farge », *Revue des Sciences Humaines*, n° 333, vol. cité.

43. Voir Stéphanie Genand, « "Le quelque chose qui est là et qui me parle" : Diderot, juste avant Freud? », *ibid.*, p. 191-203.

est à l'origine du sentiment lui-même, tant langage et pensée coïncident chez Marivaux. Preuve de l'ambiguïté ontologique du babil – parole vide en même temps qu'elle est pleine –, l'enjeu est bien de parvenir à l'écrire. À ce sujet, Anne-Marie Paillet rapproche, hors du théâtre, Marivaux et Diderot : grâce à l'usage polyphonique du discours narrativisé, ils jouent dangereusement à faire parler les bavards tout en vidant explicitement le contenu de leur parole.

C'est que la parole abondante, comme l'énonce Florence Magnot-Ogilvy, se comprend comme un stéréotype, qui se retravaille à l'envi selon des perspectives bien distinctes, et qui peut s'atténuer ou bien reprendre vie. Sous sa forme populaire, le babillage survit dans certains romans inspirés des réussites marivaudiennes, où il est doté d'une redoutable efficacité : ainsi se lit dans *Jeannette Seconde* de Gaillard de la Bataille la supériorité agressive de l'hôtesse babillarde. Sous sa forme aristocratique, c'est chez Marianne que le babil est le plus puissant, selon l'analyse de Florence Dujour : dans le roman marivaudien se renoue une association ancienne entre la parole féminine et les conceptions de la mondanité valorisant l'*otium*. Cette conception du babil tend peu à peu cependant à disparaître du genre romanesque, surtout quand les personnages en manque de temps, à l'instar de Suzanne Simonin, s'acheminent vers la mort. Toutefois, c'est l'objet de l'étude de Chanel de Halleux que de montrer qu'à la fin du siècle, Fanny de Beauharnais revitalise positivement le lieu commun instituant le babil féminin comme une parole vaine : selon elle, il est le symbole de facultés morales et intellectuelles supérieures, non corsetées par la pédanterie et l'orgueil masculins. F. de Beauharnais explore les potentialités du cliché à travers le personnage éponyme et babillard de *La Marmotte philosophe*.

Le babil dénote un entre-deux éthique, entre le laisser-aller de la pensée molle et l'audace d'oser parler. Les écrits de Rousseau à son sujet demeurent très sévères. Comme le met en lumière Patrick Hochart, le babil revêt diverses facettes mais reste à condamner chez les enfants. Si c'est bien la seule compensation qu'ont les petites filles face aux contraintes qu'elles subissent, il faut le contrôler, afin que les garçons, eux, ne deviennent pas babillards, et surtout le dénigrer puissamment chez les adultes éducateurs. Seule compte aux yeux de Rousseau la transparence heureuse et épanouie du babil amoureux. Nicolas Fréry interroge le sous-bassement de la dépréciation par Rousseau du babil enfantin. Il éclaire d'une part l'intertexte dont elle est originaire et d'autre part la raison anthropologique de la colère rousseauiste. Elle se loge dans le rapport du babil à l'amour-propre mais aussi dans le brouillage de l'élocution qu'il suscite et qui pose un problème politique aussi bien que phonétique.

La parole babillarde s'illustre au XVIII<sup>e</sup> siècle dans une analogie avec le support médiatique, qui articule ses implications éthiques, politiques et esthétiques. Jean-Alexandre Perras dévoile le caractère essentiel de la notion de babil dans le domaine des brochures alors en plein essor : bien qu'ils soient décriés, les « diseurs de rien » sont l'incarnation de la production multipliée des feuilles

éphémères. Surtout, ils parviennent à subvertir puissamment et paradoxalement, sous leurs dehors frivoles, les cadres rhétoriques de l'échange. Hélène Boons examine la forme des périodiques, et notamment des « spectateurs », dans laquelle le babil tend à envahir, malgré le vide qu'il dénote à première vue, le discours du journaliste-moraliste lui-même : ce dernier, de Steele à Rutledge en passant par Marivaux, se qualifie volontiers de « babillard ». L'équivoque culmine pendant la Révolution, puisque le babil se confond alors avec le bruissement de l'opinion publique.

Une profonde ambiguïté demeure : si le babil se rapproche de notre « bavardage », il possède une richesse sémantique autre, car il peut désigner une parole dont le destinataire est le locuteur lui-même, selon une circulation autotélique. Le bavardage implique un *autre* ; le babil se suffit à lui-même, puisqu'on peut babiller seul et comme intransitivement<sup>44</sup>. Il appartient aux enfants comme aux adultes, aux femmes comme aux hommes, aux aristocrates comme au peuple, aux savants comme aux ignorants. Langue des oiseaux, des enfants et des femmes, forme de parole oblique, c'est un « langage sans clôture, sans destin, sans signification finale, langage-dépense, langage qui se perd<sup>45</sup> », qui selon Barthes s'apparente au texte, puisque « dans un texte il y a tout<sup>46</sup> ». Pourtant, Barthes pointe aussi sa pauvreté : « écume de langage<sup>47</sup> », le babil est un éventail de possibilités en même temps qu'il est affecté d'une lacune originelle. Les études du présent dossier explorent ce paradoxe, suivant l'écoute fine et sensible que les auteurs, journalistes, dramaturges, philosophes, romanciers du XVIII<sup>e</sup> siècle consacrent à la parole en extravagance.

44. Songeons à la fonction phatique du langage définie par Jakobson : « Il y a des messages qui servent essentiellement à établir, prolonger, ou interrompre la communication, à vérifier que le circuit fonctionne [...] » (*Essais de linguistique générale*, trad. Ruwet, Paris, Éditions de Minuit, t. 1, 1963, p. 217).

45. Roland Barthes, *Le Discours amoureux : séminaire à l'École pratique des hautes études 1974-1976 ; suivi de Fragments d'un discours amoureux : inédits*, Paris, Seuil, « Traces écrites », 2007, p. 205.

46. *Ibid.*, p. 54 : « le texte est très exactement un cosmos, ou [...] un *big-bang*. C'est-à-dire qu'il explose continûment [...] ».

47. Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, « Tel Quel », 1973, p. 11-12 : « Le babil du texte, c'est précisément cette écume de langage qui se forme sous l'effet d'un simple besoin d'écriture. [...] Vous vous adressez à moi pour que je vous lise, mais je ne suis rien d'autre pour vous que cette adresse ; je ne suis à vos yeux le substitut de rien ».